

LE QUOTIDIEN BRUXELLOIS

ADMINISTRATION :
148, Boulevard Militaire
BRUXELLES
de 9 heures à midi et de 2 à 5 heures

RÉDACTION :
148, Boulevard Militaire
BRUXELLES
de 10 heures à midi et de 3 à 5 heures

OFFRES ET DEMANDES D'EMPLOIS — VENTES ET ACHATS D'OBJETS DIVERS — CHAMBRES, MAISONS À LOUER, ETC.

Le prix des annonces est de 10 centimes la ligne de 33 lettres.

Les annonces doivent être adressées à l'Administration, 148a, boulevard Militaire, ou galerie de la Reine, 32. Elles seront publiées dans le numéro mis en vente le lendemain à 8 heures du matin.

PUBLICITÉ - RÉCLAME

1 colonne	1/2	1/3	1/4	1/8
30 fr.	17 fr.	12 fr.	10 fr.	6 fr.

A nos lecteurs :

Toute annonce ou communiqué de quelque source qu'ils parviennent seront impitoyablement refusés par la Direction du Quotidien lorsqu'ils contiendront ostensiblement ou d'une façon dissimulée des renseignements, critiques, approbations, confirmation ou négation d'événements, allusions de n'importe quelle nature ayant trait aux opérations de guerre et à la politique internationale ou nationale.

Le Quotidien ne poursuit qu'un but : être utile à la population bruxelloise dans la crise économique qu'elle traverse. Nos lecteurs nous excuseront donc de les priver, pour l'instant, des informations qui constituent généralement la matière des journaux quotidiens. Nous ne voulons être qu'un organe exclusivement destiné à faciliter aux habitants de l'agglomération, dans les circonstances difficiles actuelles, les moyens de se procurer des ressources et de pouvoir assurer leur existence de la façon la plus digne.

ÉCHOS & INFORMATIONS

Un fléau.

Les habitants de villas situées dans les suburbains se plaignent des déprédations que leur causent lapins sauvages.

Ceux-ci, effrayés probablement par le bruit des charrois et le passage des troupes qui eurent lieu ces temps derniers, se sont sauvés en grandes masses de régions relativement lointaines et ont envahi les champs et les jardins des environs de Bruxelles.

Les propriétaires victimes des rongeurs songent, paraît-il, à prendre des mesures défensives extrêmes pour exterminer leurs ennemis.

Maître Jeannot fera bien de regagner promptement sa garenne.

Les balcons et fenêtres fleuris.

Rien de plus charmant à contempler que les façades de nos maisons de certains quartiers. Les rues et avenues avoisinant le Parc du Cinquenaire, par exemple, offrent, grâce aux nombreuses fenêtres garnies de fleurs, un spectacle enchanteur pour l'œil. Cependant, malgré les sentiments de reconnaissance que nous éprouvons pour les habitants de ces immeubles, nous ne pouvons nous empêcher de leur conseiller de prendre quelques précautions destinées à préserver la vie de leurs concitoyens.

Hier, une dame qui venait de descendre du tram et longait le trottoir de la rue du Noyer, éprouva une vive émotion en voyant soudain s'écraser à ses pieds un pot contenant une gigantesque plante verte.

Cette dame, qui devait quitter Bruxelles le soir même, fut obligée de remettre son départ à ce matin, tellement elle avait eu peur. Ces accidents sont du reste excessivement rares, grâce aux énergiques mesures de police édictées par nos édiles.

L'orage d'hier.

La terrible tourmente qui a passé sur Bruxelles dans la nuit de samedi à dimanche a causé d'énormes dégâts. Les plantations des grandes promenades publiques ont eu particulièrement à souffrir.

Boulevard Militaire et Avenue de Tervueren, de très nombreux acacias ont été rompus ou déracinés.

Voilà une fois de plus confirmée l'opinion des arboriculteurs qui avaient déconseillé le choix de l'acacia pour les voies très larges. Son feuillage très feuillu offre une résistance trop grande au vent.

L'acacia ne doit être planté que dans les endroits abrités, les voies relativement étroites, comme l'avenue Michel-Ange, par exemple.

Les arbres que l'on doit choisir pour les grandes ave-

nues sont le maronnier et le platane. Que l'exemple d'hier serve de leçon à nos architectes paysagistes.

Un problème urgent à solutionner.

Des milliers d'ouvriers sont actuellement sans emploi et, malgré la parfaite organisation des secours communaux et l'admirable élan de solidarité dont les privilégiés des diverses classes sociales ont fait preuve vis-à-vis de leurs frères moins favorisés, le sort des sans-travail devient de plus en plus angoissant.

Diverses solutions ont été proposées pour adoucir les épreuves que la population ouvrière subit, mais toutes ou presque toutes ont, à notre avis, un grave défaut, c'est qu'elles se basent sur un appel à la charité publique plus ou moins dissimulé.

Or, le travailleur belge est de nature très fière, disons très digne, et ce n'est que lorsqu'il verra sa femme et ses enfants en danger de mourir de faim qu'il se résignera à se diriger vers le bureau de bienfaisance.

Il nous semble donc que le remède à la situation actuelle doit être cherché d'un autre côté.

Il y a quelques jours, un de nos collaborateurs eut un entretien avec Camille Huysmans, au cours duquel ce distingué sociologue émit, à propos de la crise ouvrière des idées qui nous semblent être les seules dont la mise en pratique puisse donner un résultat efficace — et rapide.

Les industriels ne demandent pas mieux que de faire fonctionner leurs usines, affirma Camille Huysmans, j'en ai interrogé plusieurs, ils ont la quasi-certitude de pouvoir écouler le produit de leurs fabrications, mais la matière première leur fait défaut et les fonds pour l'acquiescent sont impossibles à obtenir dans les conditions présentes. Ce qu'il faudrait, et là est la solution certaine du problème, c'est que les banquiers s'entendissent pour ouvrir des crédits aux manufacturiers; ces crédits seraient naturellement destinés uniquement à l'achat de matières premières et au paiement des salaires.

Souhaitons que les gens de finance, qui ont maintes fois prouvé qu'ils avaient du cœur, écoutent la voix de notre confrère.

De leur intervention dépend le sort de nombreux ouvriers et petits industriels.

Nécessité de la sieste après le repas.

On s'est souvent demandé si la sieste après le repas pouvait présenter quelques inconvénients. M. Hallopeau assure que cette nécessité s'impose surtout aux travailleurs de la pensée.

La sieste, très recommandable après le repas du midi, l'est encore davantage après celui du soir, et il n'est personne, parmi ceux qui travaillent le soir après dîner, qui ne connaisse la lutte contre le sommeil envahissant, lequel finit par devenir un besoin invincible. Il est d'une bonne pratique de céder à ce besoin et, si possible, de dormir jusqu'à une heure du matin, coupant ainsi la nuit en deux en se mettant au travail à cette heure-là, on peut fournir pendant trois heures d'excellent travail intellectuel, et cela d'autant mieux qu'en outre du repos cérébral qu'on vient d'avoir, on se trouve dans des conditions de silence et de solitude tout à fait favorables à la pensée.

On peut ainsi se dispenser des excitants artificiels tels que le café et le thé; de plus, cette hygiène est très bonne pour le cerveau qui se repose trois fois par jour et n'a plus à soutenir les luttes consécutives aux repas; son repos fonctionnel entraîne son repos circulatoire; les artères de l'encéphale accomplissent mieux leurs phénomènes de nutrition et sont moins exposées à la dégénérescence avec ses redoutables suites.

Pour les personnes désireuses de se rendre à Namur, Charleroi et Liège.

On nous annonce qu'une entreprise de transports en commun se charge de conduire en automobile les voyageurs à destination de Namur, Liège et Charleroi.

Le départ a lieu tous les jours.

Pour de plus amples informations, les intéressés peuvent s'adresser 11, Passage du Nord, de 9 à 12 h. et de 2 à 5 h.

Les distributions de lettres.

Rappelons aux intéressés que l'Administration des Postes effectue chaque jour, dans l'agglomération bruxelloise, trois distributions des lettres déposées dans les boîtes. Les facteurs en tournée sont munis de timbres et cartes postales.

Avis de la Compagnie des Tramways Bruxellois.

Les tramways cessent de circuler à partir de 22 heures. Sur la ligne de Woluwe à Tervueren, de Woluwe à Boitsfort et Woluwe à Stockel, la circulation des tramways est interrompue à partir de 21 heures environ.

Les tramways ne circulent pas vers Vilvorde, ils sont arrêtés à la place Verboeckhoven.

Sur la ligne d'Evere, les tramways sont arrêtés aux confins du territoire de Schaerbeek.

Pour les Artistes

On nous apprend que sur l'initiative de M. Lyons, un groupe d'artistes aurait résolu de donner des représentations théâtrales au Théâtre des Fôles Bergère. Souhaitons que ce projet prenne corps, car il permettrait à de nombreux artistes sans ressources de gagner honorablement leur vie au lieu d'en être réduits à solliciter la charité publique. Rappelons qu'en 1870, à Paris, sur les conseils des autorités, les théâtres et particulièrement le Théâtre Français ne cessèrent de fonctionner. Le moral de la population parisienne se maintint, grâce à cette mesure et à d'autres du même ordre dans un état des plus satisfaisants.

Spectacle du jour :

Cinéma Moderne, rue Neuve.

Offres d'emplois

- ◆ Dentiste fait dentiers livraison rapide. S'adr. X. L., 37, rue Van Volxem.
- ◆ Bon agent de publicité est demandé 148, boulevard Militaire. Se présenter de 5 à 6 heures.
- ◆ Courtiers en publicité sont demandés. Adresser références à M. H. C., rue Van Ostade, 25.
- ◆ On demande personne ayant vitrine située dans une rue centrale très passagère, afin de lui confier le dépôt et la vente d'un produit de premier ordre. Ecrire aux initiales W. A., 148, boulevard Militaire.

Demandes d'emplois

- ◆ Fem. journ. dem. place, 74, Rue de la Centenaire, Brux.
- ◆ Jeun. homme, bon. écrit. et au cour. du comm. cherche place. R. R., 148, boulevard Militaire, Bruxelles.
- ◆ Comptable expert liquidateur dispose heure, jour, mois, condit. avantag. Ecrire J. G. D., 17, rue des Ailes, Schaerbeek.
- ◆ Demoiselle sténo-dactylo cherche place. A. J., 148, boulevard Militaire.
- ◆ Een keuken werkmeid bied zig aan van goede getuige voorzien. Galerie de la Reine, 32, W. T.
- ◆ Jeune fille demande place à tout faire. S'adr. Galerie de la Reine, 32, H. H.
- ◆ On dem. médecin pour institut médical, 3 audiences de 2 h. par semaine. Ecrire avec prétentions N. A. S., 148, boulevard Militaire.
- ◆ On dem. monsieur ou dame se prés. bien comme voyageur-indicateur pour cabinet médical, guérissant à forfait les malades délaissés ainsi que les maux, plaies et brûlures les plus rebelles. Fixe et commission.
- ◆ Ecrire P. B. E., 148, boulevard Militaire.
- ◆ Femme cherche journée ou demi le mardi, mercredi, jeudi et vendredi. Adresse 29, rue des Bouchers, Brux.
- ◆ On demande jeune fille bonne famille, interne, de 20 à 25 ans, aimant la vie de famille, pour petites écritures faciles et manutention, 10, rue du Vignoble, à Forest.

Tram 54, arrêt rue du Vignoble.

- ◆ Jeune femme artiste lyrique, premier prix du Conservatoire, donne leçons de chant chez elle ou à domicile. Préparation spéciale des jeunes filles se destinant à la carrière théâtrale. Mlle N., 2^e étage, rue Grétry, 41.
- ◆ Demoiselle 21 ans, sténo-dactylographe diplômée, cherche place préf. mais. de comm. Ecr. V., 17, rue des Cultes.
- ◆ Monsieur libre à partir de 1 h. après-midi, désire occupation jusqu'à 7 h. soir. Fr. Aerts, r. Locquenhien, 55, Br.
- ◆ Une artiste tapissière d'art raccommode et remet à neuf les tapisseries anciennes ou modernes, les tapis de Perse, d'Afghanistan, etc. et imitations à prix avantageux. S'adr. à Mme Lecluyse, 40, rue Grétry, Brux.
- ◆ Blanchisseuse lavant et repassant le linge comme neuf. N'usant pas de produits pouvant détériorer le linge; tarif réduit. Mme Dubois, 39, rue de Vonceq.
- ◆ Très bonne lingère offre ses services pour travaux de confection chez elle ou à domicile à prix modique. S'adr. J. Peeters, rue des Ailes, Schaerbeek.
- ◆ Travaux littéraires, mise au net de manuscrits, recherches historiques, corrections d'épreuves, conditions très modérées. Ecrire à M. C., 268, rue de Brabant, Brux.
- ◆ Professeur-compositeur offre de donner leçons de solfège, compositions, etc. Orchestration. M. O. C., 2a, rue Antoine Dansaert, Brux. Prix tr. mod., étant données les circonstances actuelles.
- ◆ Leçons de peinture sur poteries. M. Germain D., 136, rue Gérard. Prix: 2 fr. l'heure.

Vente d'objets divers.

- ◆ On vend à condition très avantageuse Dictionnaire Larousse complet, 12, rue des Paroissiens.
- ◆ Appareil à projections Courtelmont pouvant fonctionner

ABATTOIRS DE CUREGHEM-ANDERLECHT

Location aux marchands et détaillants de Dépôts frigorifères pour conserver pendant des mois la viande, le gibier, les fruits, la charcuterie, etc.

dans les salles où l'électricité fait défaut. La lumière est produite par un générateur de lumière à acétylène dit Calorbut, de la marque L. Fallot. Les deux instruments peuvent être acquis séparément. L'appareil à projection au prix de 75 francs et le Calorbut à 60 francs. Un grand écran avec sa monture 10 francs. Le tout en parfait état, n'ayant servi que pour une série de cinq conférences scientifiques. S'adresser chez M. E. D., 105, r. Berckmans (Porte de Hal).

◆ Collection de la revue *Chasse et Pêche* bien reliée, années 1908, 1909, 1910, 1911, à 12 francs le volume. S'adresser par lettre ou de 1 à 2 heures, 4, avenue Mahillon (Caserne Dailly), Mme Clémence, 3^e étage.

◆ Magnifique chien cocker pure race, père et mère ayant gagné hautes récompenses aux expositions anglaises. Prix 250 fr., âgé de 20 mois, bonne santé. Les intéressés peuvent le voir de 10 h. à midi chez le coiffeur coin de la rue T'Serclaes et de la rue d'Assaut.

Achat d'objets divers.

◆ On désire acheter une mandole (pas une mandoline), de fabrication authentique espagnole. Faire les offres aux initiales C. V. L., au *Quotidien*.

◆ Lait condensé suisse. — On désire acheter plusieurs caisses de lait de bonne marque. Faire offres C. F., rue Van Ofstade, 25, Bruxelles.

Demandes et offres de capitaux.

◆ On recherche capitaliste pour achats prix très bas, bijoux, valeurs, mobiliers. Ecrire X. 2, Bureau du journal.

◆ Capitaliste achète bijoux et titres. Cond. fav. Ecr. 22 T. L., Galerie de la Reine, 32.

Divers.

◆ Mach. cordonn. bon état à vend. L. B., 351, ch. Wavre.

◆ Transmission de correspondance. Personne de confiance se charge de missions et correspondance. Bruxelles-Littoral. Ecrire 249, Avenue Rogier, Bruxelles.

◆ VOLONTE DEVELOPPEE. — Assurez-vous le succès dans vos entreprises et dans la vie en faisant l'éducation de votre volonté par l'étude de mon cours de Maîtrise par correspondance. Ecrivez-moi ou venez me voir. Demandez ma brochure descriptive, gratuite, n° Z. 269, à Paul Nysens, 129, rue Froissard, téléphone O. 3785, à Bruxelles.

◆ Les personnes désireuses de s'expatrier dans l'Argentine peuvent obtenir les renseignements les plus complets à l'Agence América, 4 avenue Mahillon, concernant les prix du passage dans les différentes classes; frais de séjour dans les hôtels, pensions ou maisons privées à Buenos-Aires, en province ou à la campagne, informations concernant l'acquisition de terrains payables à terme, chances de trouver un emploi.

Les personnes qui voudront recevoir une réponse par lettre peuvent adresser un questionnaire au directeur de América, en lui indiquant leur âge, profession, connaissances diverses, antécédents, goûts et si on dispose d'un capital. Le questionnaire doit être accompagné d'un billet d'un franc ou de cette somme en timbres-postes.

Ecrire pour prendre rendez-vous si on désire venir aux bureaux de América.

◆ Cabinet de massage médical et orthopédique E. Rue-lens, rue Maes, 93, Ixelles.

Enseignement.

◆ Education musicale: piano, chant, violon, harmonie, solfège, physique musicale, direction. Ec. H. Henge, compositeur, 454, avenue Georges-Henri.

◆ ORTHOGRAPHE. Etude simplifiée de la grammaire française. Cours spéciaux pour étrangers et personnes ayant négligé l'instruction. Leçons par dame diplômée de l'Etat. 172, rue Royale, Bruxelles.

◆ Piano, chant, solfège; leçons par dame ex. élève académie de Londres et de feu Garcia. Prix mod. Ecr. L. Roust, place Van Meenen, 35.

◆ A VENDRE, jolie villa, récemment construite, sise rue du Hêtre, à Linkebeek. Ecr. J. S., bureau du journal.

Alimentation.

◆ Un grand arrivage de produits alimentaires aura lieu au dépôt A. DUTOIT, 117, aven. de la Brabançonne, jeudi prochain. Légumes secs (lentilles, haricots, riz, etc.). Vente aux cours habituels.

◆ Laiterie de Sterrebeek, Volailles, gibiers, fromages, conserves. E. LEKENNE, 2, aven. Léon Mahillon, Brux. Oeufs garantis frais, 15 centimes.

◆ Henri BLAVIER, 6, Avenue Léon Mahillon, Brux. Epicerie, fruits, légumes aux prix des halles.

Offres et demandes de chambres, quartiers, magasins et maisons à louer.

◆ POUR LA DURÉE DE LA GUERRE, à louer belle maison moderne richement meublée. Salon, salle à manger, fumoir, 3 chambres à coucher, cabinet, toilette, salle de bains. Sous-sols modernes, chauffage central, monte-plats. Beau jardin. Prix 450 fr. par mois. Situation superbe près de l'avenue de Tervueren. Pour visiter, s'adresser de midi à 2 h., 11, rue Van Ostade (près l'Ecole Militaire).

◆ Appartement et bureau, rue de Ligne, 13, Bruxelles.

◆ Petit magasin à louer, 85, rue de la Montagne, Brux.

◆ Coiffeur avec clientèle cherche maison ou bas de maison de préférence avec jardin, vitrine ou sans vitrine. Offres B. Z. 3, Galerie de la Reine, 32, Bruxelles.

◆ Chambre garnie pour Monsieur seul, maison fermée, 521, avenue Van Volxem, près Avenue du Roi.

◆ Chambre à louer maison aristocratique beau quartier, tramway, 136, rue Gérard.

◆ Une ou deux chambres quartier de la Porte de Hal, maison de famille, seul locataire. Prix modérés, très bien meublée, bain. 105, rue Berckmans.

Domestiques, apprenez la propreté!

Qui ne connaît l'aventure de la petite domestique? Jusqu'à douze ou treize ans, elle a dans la ferme « soigné les bêtes »; la voici grandette, forte; l'heure est venue d'aller en place. Elle sait à peine lire et écrire, elle ne connaît pour ainsi dire rien des besognes qu'elle aura à accomplir, elle ignore tout de l'hygiène. Elle sera bonne à tout faire; peu à peu elle se formera, apprendra tant bien que mal à faire la cuisine, à dresser un couvert, elle deviendra peut-être un excellent cordon-bleu ou une femme de chambre accomplie. Mais il est quelque chose qu'on ne lui enseignera jamais parfaitement, à savoir : les soins et les précautions qu'exige l'hygiène.

Une femme s'est mis dans la tête d'entreprendre ce travail d'Hercule. Elle veut que l'on fonde des écoles professionnelles d'hygiène et de propreté à l'usage des domestiques. C'est Mme Chellier-Castelli qui nous a expliqué son projet.

— C'est, nous dit-elle, une nécessité qui s'impose. Il faut que nos serveurs qui, avec les conditions nouvelles de l'existence sont les véritables maîtres du foyer, connaissent l'hygiène indispensable à la préservation des maladies contagieuses. Ils n'y arriveront vraiment qu'en suivant, pendant un temps déterminé, des cours pratiques de propreté. Nous ne parlons pas de la propreté qui consiste à faire briller un objet de cuivre, mais de celle où les règles essentielles de l'hygiène sont observées.

Et Mme Chellier précise sa pensée par quelques exemples :

— Monsieur trouvera le matin ses chaussures admirablement cirées, et il n'en demandera pas davantage. Pour tant Mariette ou Georgette — appelez-la comme vous voudrez — aura procédé à ce vernissage à la cuisine, sur le fourneau ou sur la table, ou encore en appuyant la botte sur le tablier avec lequel, quelques minutes après, elle essuiera imprudemment une fourchette, une cuiller, un couteau. Je dis qu'en principe les chaussures ne doivent pas pénétrer à la cuisine.

» Autres préceptes qui sont rarement suivis : On ne doit pas secouer un tapis dans l'appartement ni brosser les vêtements dans la salle à manger ou dans la cuisine.

» Après le brossage des vêtements et des chaussures, le domestique doit se laver les mains.

» On doit aérer largement avant de refaire les lits.

» Il ne faut enlever les grosses poussières qu'avec un linge humide.

» Il est prudent de laver les fruits et les légumes destinés à être mangés crus.

» Un même récipient ne servira pas successivement au lavage des parquets, de la vaisselle et du linge.

» Les eaux de lavage du parquet et du linge ne seront jamais déversées dans la cuisine.

» Le domestique ne devra jamais prendre verres, tasses, cuillers, fourchettes par l'extrémité destinée à être en contact avec les lèvres.

» Je ne cite là que quelques prescriptions élémentaires. Il en est d'autres, aussi importantes, que le domestique ignore; il faut lui apprendre, dans l'intérêt du maître, dans le sien aussi. Sa condition en sera relevée.

— La création d'écoles comme celle que vous préconisez demanderait des dépenses importantes.

— Non! Mon intention est d'en fonder une. Je me propose de demander simplement à la municipalité un local où je pourrai, à des heures déterminées, expliquer aux domestiques qui voudront venir ces règles si utiles de la propreté et de l'hygiène. Est-ce que partout on ne trouverait pas des femmes de cœur, appartenant par exemple aux associations de la Croix-Rouge, qui consentiraient à remplir cet apostolat?

» Comme sanction, on pourrait donner aux domestiques qui auraient suivi ces cours un certificat qui leur conférerait un avantage appréciable aux yeux des maîtres.

» L'œuvre est possible, le résultat à prévoir est assez important pour qu'on la tente. J'y suis résolue.

Mme Chellier-Castelli a fait ses preuves de dévouement, d'initiative et de ténacité. Elle est fort capable de réussir.

La Lecture Universelle

250,000 vol. français et étrangers et 100 revues en lecture

== ABONNEMENTS : ==
10 fr. par an ou 2 fr. par mois

Conditions spéciales p^r province et villégiature.
Service de livres et périodiques à domicile.
Catalogue de plus de 1000 pages. Prix : 2 fr.

Rue de la Montagne, 86 --- BRUXELLES

LE CONTE DU JOUR

LA SAUVEUSE

C'est vrai que depuis dix-huit mois je suis presque un modèle de vertu, et la cause ne laisse pas que d'être curieuse. Dans l'été de l'an dernier, je rencontrais à la mer une femme jeune qui me parut passer la fameuse *crise de la trentaine*, et qui la passait en effet. De tennis en tennis, nous nous parlâmes, et, le mari absent, il fut bientôt clair que nous tendions à commettre le méchant délit qui ravage la société. Un soir d'été, l'affaire ne tenait plus qu'à un fil et un rendez-vous donné pour minuit (nous voisins, nos jardins se prêtaient à toutes les tactiques), ne laissa plus de doute sur l'épilogue.

Je m'y préparais vers onze heures, pâle d'ardeur et de crainte — car rien n'est plus redoutable que ce finale qui se peut rompre, et dont la rupture apparaît comme la chute du monde.

Au moment où j'essayais la dixième cravate, j'entends la porte de la chambre qui grince et je vois dans l'entrebaillement une silhouette gracile et un charmant visage de fillette que je connaissais déjà. Mon premier mouvement fut d'inquiétude. Inquiétude qui ne faisait que s'accroître à la réflexion. La fillette, en effet, n'était autre que la belle-sœur de mon amie et que, dans les derniers jours on avait éloignée, sous cent prétextes, avec quelque servante ou quelque compagne. Elle était observatrice et soupçonneuse, malgré ses quatorze ans, et nous avait beaucoup contrecarrés. Il était de toute évidence qu'elle venait en empêcheuse, et je ressentis contre elle une colère des plus vives, tandis qu'elle me regardait d'un air timide avec ses beaux yeux d'enfant, qui semblaient jeter une lueur dans les pénombres.

— Qu'y a-t-il? dis-je d'un ton bref et presque brutal. Elle répondit d'une très basse et pourtant très distincte :

— Je viens vous supplier d'être honnête homme!

Les bras m'en tombèrent. Je restai à la regarder. Elle fit un pas, entra dans la pleine lumière. Son regard était d'une douceur extraordinaire; sa figure, sur la limite fine où la jeune fille va succéder à l'enfant, avait un petit sourire vague, qui, à tout autre moment, m'aurait paru délicieux. Ses grands cheveux pendaient sur ses épaules, comme une végétation brillante. Elle tremblait. Malgré tout, ma colère tomba un peu, mais mon angoisse grossit d'autant.

— Comment dites-vous? fis-je enfin.

Elle répéta sa phrase et ajouta :

— Si vous connaissiez mon frère, il est bien sûr que vous ne voudriez pas le trahir... Il est si bon, si loyal, si digne qu'on lui soit fidèle!

Ses cils se mouillèrent; elle baissa le front. Et moi, je ne savais plus du tout quoi lui répondre, tellement se mélangeaient la surprise, la hâte de la voir partir, la terreur de manquer mon rendez-vous!

— C'est absurde, grommelai-je.

Mais elle, d'un air innocent :

— Oh! non, ce n'est pas absurde. Je sais tout, allez!... Et je sais ce que vous ne savez pas... Je sais que ma belle-sœur se repentira amèrement quand sa folie sera passée... Je sais qu'elle cède à quelque chose qui est contre son caractère... à un mal passager dont elle peut guérir tout à fait, si elle pouvait n'avoir rien d'irréparable à se reprocher!

— Ah ça! m'écriai-je avec stupéfaction... à quelle école avez-vous donc appris ces choses-là?... Comment ont-elles pu entrer dans votre tête?

Elle rougit vivement et murmura :

— Oh! d'abord, nous sommes beaucoup, beaucoup plus instruites qu'on ne le croit, et puis moi, j'ai le malheur d'être si observatrice, même quand je ne regarde pas, que je ne puis m'empêcher de comprendre les choses!

Ma surprise augmentait, compliquée par le soupçon, de vices précoces, et tout cela se mêlait à la crispation frénétique, au retour de la rage, — une rage, cette fois, presque féroce.

— En vérité! repris-je àprement. Eh bien! vous avez une jolie âme, ma petite! Vous devriez être dans une maison spéciale.

Elle leva sur moi un grand regard éperdu et gémit :

— Oh! monsieur, si vous pouviez voir votre injustice.

Puis elle éclata en sanglots. Désorienté, je me mis à marcher de long en large. Elle était appuyée contre un meuble, la poitrine frémissante; elle se cachait la figure. Tout son être, sur le point de devenir femme, avait une grâce finie, une élégance de fleur non éclose. Et, tout d'un coup, mon cœur se retourna. J'eus le sentiment que j'étais devant une créature exquise autant que subtile, pure autant que précieuse. Je perçus combien sa démarche marquait de bonté et que sa précocité n'était que de finesse et de dévouement. Mes yeux se mouillèrent; je cédai à un ascendant mystérieux et trouble.

— Ne pleurez pas, pardonnez-moi... Je regrette mes paroles.

Elle demeura un moment encore, le visage caché, refoulant ses sanglots; puis ses beaux yeux se relevèrent. Ils étaient pleins de douceur triste. Ils avaient cette extrême beauté que les pleurs donnent à certaines physiologies, cette beauté *tremée*, tendre, prenante, que la joie ne saurait égaler. Vous savez comme les sentiments contrariés mettent parfois de force à se convertir en d'autres; je me trouvai tout d'un coup captif d'une émotion singulière, de quelque chose d'extraordinaire qui naissait en moi et que je compris devoir durer :

— Eh bien! m'écriai-je, qu'il en soit comme vous le désirez... Je renonce!...

Je lui avais pris la main, je la regardai fixement, de plus en plus frappé de la belle loyauté de sa charmante figure.

Bains Saint-Sauveur Bains de Vapeur. --- Douches.
Piscine de Natation.
RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 34, BRUXELLES

CASE A LOUER

— Oh! fit-elle... que je vous bénis! que je suis heureuse de cette bonne action!

— Eh! fis-je avec un mouvement d'ironie chagrine, demain vous aurez oublié et la bonne action et moi-même.

— Je n'oublie jamais, fit-elle — et de toute ma vie, c'est ceci que j'oublierai le moins!

Instinctivement, mon étreinte s'était resserrée, et, soudain, je voulus du moins une fugitive récompense, le rapide souvenir d'un baiser. Elle n'eut pas le temps de se défendre que mes lèvres s'étaient posées sur ses paupières humides. Elle demeura une demi-minute surprise, puis, à voix basse :

— Je vous aimerai bien... dans deux ans.

La petite main me repoussa vivement; elle glissa légèrement hors de mes bras, et la chambre était vide? Mais l'image était demeurée; la tigelle verte ne devait plus cesser de grandir!

Les jours suivants, je gardai la chambre, faisant courir le bruit que j'étais malade, je ménageai ainsi l'amour-propre de Mme B... jusqu'à l'arrivée de son mari. Non seulement la jeune femme traversa indemne la crise, mais elle s'en trouva si heureuse qu'elle me pardonna, et me permit de me lier avec M. B... Dès lors, je vécus dans l'adoration de la fillette; je la regardai grandir, dans un ravissement continu. Et voilà que le temps approche où je pourrai échanger avec elle les paroles divines!

J.-H. ROSNY.

LA VIE PRATIQUE

NETTOYAGE DE TAPIS OU DESCENTES DE LIT. — Si la couleur en est défraîchie, on peut à peu de frais, la faire reparaitre. Il suffit de les brosser énergiquement avec de l'eau et de l'ammoniaque (1 cuillerée d'ammoniaque pour 1 litre d'eau de pluie). Il faut que la brosse soit propre. Ensuite étendre les tapis à l'air.

POUR SE DEBARRASSER DES MOUCHES. — Lorsque les mouches deviennent gênantes, il est un moyen très simple de s'en débarrasser. On prend une demi-cuillerée à café de poivre noir finement moulu qu'on mêle ou double de mélasse et on mouille ce mélange avec de la crème. Les mouches sont très friandes de cette mixture qu'on met à leur portée dans une assiette. A peine ont-elles mangé qu'elles tombent mortes à quelques pas de l'assiette et les plus gourmandes y restent même.

CONSEILS UTILES. — Une tasse d'eau chaude, mise dans le four, empêchera de brûler ce qu'on va y cuire.

Ne mettez jamais des pommes de terre sur la table dans un plat couvert; elles absorberaient leur humidité et deviendraient aqueuses.

Si l'on rince une casserole à l'eau froide avant d'y verser le lait qu'on veut faire bouillir, il brûlera rarement, dit-on.

Les taches blanches disparaîtront des meubles en y tenant une assiette chaude au-dessus.

CE QU'ON PEUT GUERIR AVEC UN ŒUF. — D'abord les estomacs fatigués, car il n'y a pas de nourriture plus substantielle et plus légère qu'un œuf frais, gobe cru ou simplement chauffé; dès que la cuisson fait « prendre » ou coaguler le blanc, il devient plus lourd à digérer.

Un sinapisme auquel on ajoute un blanc d'œuf ne produit pas d'ampoule.

Un bon remède contre les brûlures consiste dans l'application sur la plaie de la pellicule blanche qui se trouve immédiatement sous la coquille de l'œuf.

Un blanc d'œuf battu avec du sucre et du citron est un bon remède contre l'enrouement. En prendre toutes les heures une cuillerée.

Un œuf cru dans un verre de vin est très bon pour les convalescents.

Un œuf battu dans le café au lait du déjeuner *idem*. — Sans café, avec du lait, c'est le délicieux lait de poule, avec lequel nous régalaient grand-mère.

TACHES D'ENCRE SUR LES LIVRES. — Dans un récipient allant au feu mettez soixante grammes d'eau, deux grammes d'acide tartrique et autant de sel d'oseille, faites bouillir.

Pendant que le mélange est en ébullition, plongez dedans les feuilles tachées. Aussitôt la tache disparue, rincez les feuillets dans de l'eau fraîche.

CIMENT POUR REPARER LE MARBRE. — Voici la meilleure manière de réparer un marbre brisé: pulvérisez dix grammes de marbre que vous mélangez avec le même poids de cire et la moitié, soit cinq grammes, de résine. Chauffez légèrement les deux surfaces cassées, appliquez le ciment sur chacune d'elles, rapprochez les parties brisées pour les coller l'une à l'autre et maintenez bien en place.

POUR EMPECHER L'ENCRE DE MOISIR. — Il suffit d'ajouter à l'encre quelques gouttes d'acide salicylique ou simplement quelques clous de girofle.

LA CUISINE PRATIQUE

MANIERE DE FAIRE CUIRE LES FONDS D'ARTICHAUTS POUR GARNITURE. — Dans un apprêt en famille, on fait cuire les artichauts entiers, puis on supprime toutes les feuilles que l'on mange en vinaigrette pour ne conserver que les fonds.

Cependant, lorsqu'on désire des fonds spécialement pour une garniture devant figurer dans un repas à cérémonie, voici comment il faut les apprêter: choisissez les artichauts de moyenne grosseur, supprimez les feuilles externes, raccourcissez les autres jusqu'à hauteur de la partie tendre formant le fond, parez bien les fonds, enlevez avec une cuiller le foin intérieur et plongez les fonds ainsi préparés, au fur et à mesure, dans la cuisson suivante:

Délaissez deux cuillerées de farine dans un litre d'eau, ajoutez une pincée de sel et le jus d'un citron, passez à la passoire fine et mettez en plein feu, remuez bien et laissez cuire à petite ébullition pendant vingt-cinq minutes; au bout de ce temps, plongez les fonds d'artichauts dedans.

Comme en général ces fonds subissent une deuxième cuisson, soit qu'ils rissoient au beurre, soit qu'on les mette à gratiner, il est nécessaire de les maintenir un peu croquants au sortir de la première cuisson.

Carte de l'Europe Centrale

(GRAND FORMAT)

L'EXEMPLAIRE : 2 FRANCS

Librairie Massardo, 32, Galerie de la Reine, 32, Bruxelles

FEUILLETON DU « QUOTIDIEN. » — N° 5.

BELLE-ROSE

PAR AMÉDÉE ACHARD

Résumé des chapitres précédents.

Un jeune homme recommandé à un capitaine, frère d'un gentilhomme auquel il a rendu service, est agréé par lui dans sa compagnie de Nancrais; après plusieurs actions d'éclat et un duel, il gravit tous les échelons de l'état militaire. Mais les Espagnols avec lesquels on guerroyait manifestant moins d'ardeur, le jeune soldat voit ses chances de devenir officier diminuer. Or, le père de sa fiancée Suzanne exige qu'il ait les épaulettes pour les marier. Au moment où il se désespère il reçoit une lettre de Suzanne lui annonçant qu'un jeune seigneur lui a été présenté par son père et qu'elle soupçonne que celui-ci veut l'agréer comme gendre.

Au bout de ce temps, le gentilhomme partit; je respirais à peine que déjà un grave seigneur le remplaçait au château. Celui-ci était pour le moins aussi sédentaire que l'autre était ingambe; il avait l'humeur douce, égale et bonne, l'air d'une bienveillance extrême, et, quoique souffrant d'anciennes blessures, le maintien noble et aisé. Ses discours étaient enjoués, mais toujours honnêtes, ses manières polies, et l'on se sentait attiré par l'expression de sa physionomie en même temps que saisi de respect à la vue de ses moustaches grises et des cicatrices qui sillonnaient son front chauve. Ce seigneur se nommait M. d'Albergotti. Il était marquis, appartenait à une famille d'origine italienne qui avait un rang considérable dans le Milanais, et portant le cordon de Saint-Louis M. d'Albergotti avait beaucoup voyagé; sa conversation était intéressante, sa bonté me touchait, et j'éprouvai quelque peine quand il quitta Malzonvilliers pour se rendre à Compiègne, où M. de Turenne le mandait. Il n'était parti que depuis la veille, lorsque mon père, me prenant sous le bras, me fit descendre au jardin. Vous savez que ce n'est pas son habitude; aussitôt qu'il a une heure sans emploi, il s'enferme dans son cabinet, et tout aussitôt une ou deux feuilles de papier sont couvertes de chiffres. Je le regardai étonnée: il se mit à rire.

— Oh! me dit-il, j'ai à te parler de choses très sérieuses.

— Ce début augmenta ma surprise, et sans savoir pour quoi, j'eus peur.

— J'ai songé à te marier, reprit mon père; tu viens de voir tes deux prétendants.

— M. le comte de Pomereux et M. d'Albergotti! m'écriai-je plus morte que vive.

— Eux-mêmes, mon enfant.

— Je crois que si mon père ne m'avait pas soutenue, je serais tombée.

— Vous êtes une petite folle, continua-t-il en me faisant asseoir sur un banc; le mariage a-t-il donc rien de si effrayant? Je ne prétends pas d'ailleurs contraindre votre goût. Vous choisissez entre le comte et le marquis.

— J'étais atterrée et ne savais que répondre. Quelques larmes jaillirent de mes yeux, et je me cachai la tête entre les mains. Mon père se mit à battre la terre avec le bout de sa canne.

— Voyons, ma fille, sois raisonnable, reprit-il; j'aime beaucoup Jacques, et je suis tout prêt à le lui prouver; mais, en conscience, tu ne peux pas l'épouser. Voyez donc quel beau mariage ça ferait!

— Je ne vous répéterai pas tout ce qu'il me dit pour m'amener à son opinion; je n'entendais rien, et ne voyais que vous qui me sembliez debout devant moi.

— Enfin, ajouta-t-il en terminant, tu seras marquise ou comtesse, c'est une consolation.

— J'ai promis de l'attendre! m'écriai-je, suffoquée par les larmes.

— Eh! voilà bien une autre folie! répliqua mon père; et là-dessus il me tint cent autres discours que dans ce moment-là je ne compris guère, mais qui depuis me sont revenus à la mémoire et que je ne vous rapporterai pas tout au long. On prétend que les pères n'en tiennent jamais d'autres à leurs enfants; les pères, je veux bien le croire, mais les mères, c'est impossible! C'étaient de grands discours sur notre fortune et sur le bonheur que je goûterais étant riche et titrée; tout cela était dit sans méchanceté aucune et de la meilleure foi du monde.

Quand M. de Malzonvilliers me quitta, j'étais comme étourdie. Au bout d'une heure, le trouble de mes esprits se troubla, et je me fis tout haut à moi-même la promesse de n'épouser jamais que vous. Vers le soir, très résolue à suivre mon projet, je me rendis chez vous pour raconter ce qui se passait à Claudine. Ce fut votre père qui me reçut. Que devins-je, mon ami, lorsque je l'entendis m'exhorter à vous oublier? Je résistai; alors, prenant mes mains dans les siennes, et courbant son front chargé de cheveux blancs devant le mien, il me supplia d'obéir à

M. de Malzonvilliers, au nom de son propre honneur à lui, Guillaume Grinedal, au nom du vôtre, Jacques! il ne voulait pas qu'on pût porter contre lui l'accusation d'avoir abusé de la confiance de mon père dans l'espoir de m'épouser pour augmenter votre fortune! Il m'assura que jamais il ne consentirait à l'union de son fils avec une personne qui le choisirait contre le gré de sa famille; j'ai vu pleurer ce vieillard, mon ami, et je me suis retirée toute bouleversée. Dans mon isolement, je me suis jetée aux pieds d'un vieux prêtre, mon confesseur. Il m'a écoutée avec une pieuse charité. — Elevez votre âme à Dieu, m'a-t-il dit, et faites-lui une offrande de vos douleurs; les enfants doivent obéissance à leurs parents.

« Un instant, j'ai eu la pensée de prendre le voile; mais j'ai compris que si je me donnais à Dieu, j'étais perdue pour vous. Au moment où j'étais la plus tourmentée, votre sœur vint à moi. Ce n'était plus la jeune fille riieuse et folâtre que vous avez connue. Ses yeux étaient rouges à force d'avoir pleuré. — Suzanne, me dit-elle, c'est votre devoir d'obéir. Il vous aime trop bien pour ne pas vous pardonner. — Mon père arriva. Je compris qu'il attendait ma réponse: je me jetai dans ses bras en pleurant. Il m'embrassa sur le front; sa joie fut ma seule consolation à cette heure suprême. — Lequel as-tu choisi? me dit-il. — Hélas! je n'y avais seulement pas songé! Les deux gentils-hommes se représentèrent à ma pensée. M. de Pomereux était jeune et superbe, l'autre était vieux et souffrant. Je n'hésitai pas. — M. d'Albergotti, répondis-je. — Mon père parut étonné, mais il ne manifesta pas autrement sa surprise que par un mouvement des lèvres. — Soit, dit-il, je vais lui écrire. — Deux jours après, M. d'Albergotti revint à Malzonvilliers. — Je vous dois de la reconnaissance, me dit-il; mais soyez certaine que je m'efforcerai de vous donner autant de bonheur que vous en pouvez espérer d'un père. — Sa voix et le regard qui accompagna ces paroles me touchèrent profondément, et je mis ma main dans la sienne. Ayez du courage, mon ami; l'honneur et le devoir m'ordonnaient de faire ce que j'ai fait; vous souffrirez avec moi sans me condamner. Nous nous habituerons à ne penser l'un à l'autre que comme un frère pense à sa sœur. Vous serez le mien, et nul autre que vous et mon mari n'entrera dans un cœur qui se réfugie en Dieu. Adieu, Jacques, dans trois jours je serai la femme d'un autre; il ne me sera plus permis de vous écrire. Par pitié, ne vous laissez pas aller au désespoir; le vôtre me rendrait folle, et c'est à peine si déjà je conserve assez de raison pour vous exhorter au sacrifice. Ma part n'est-elle pas la plus amère? Vous restez libre, libre d'aimer, et je m'enchaîne!

» SUZANNE. »

Lorsque Jacques eut terminé cette lecture, il se leva. Sa figure était blanche comme un cierge; aucune larme n'éteignait l'éclat fiévreux de ses regards; lui qui s'attendrissait aisément devant les émotions faciles, demeura impassible en face de cette douleur profonde qui déchirait tout son être. Il marcha d'un pas rapide, mais ferme, vers la maison de M. de Nancrais et entra. Le capitaine travaillait. Au nom que lui jeta le sapeur de planton, M. de Nancrais, sans se retourner, demanda à Belle-Rose ce qu'il voulait.

— Un congé, répondit le sergent.

— Hein? fit le capitaine. Tu veux un congé?

— Oui, monsieur.

Le capitaine quitta son bureau. Si la voix de Belle-Rose lui avait paru altérée, l'expression de son visage l'étonna.

— Qu'as-tu? lui dit-il.

— Il faut que je parte pour Saint-Omer.

— Aujourd'hui?

— A l'instant.

— Et si je ne voulais pas te donner ce congé?

— Je recommanderais mon âme à Dieu, mon corps à M. d'Assonville, et me ferais sauter la cervelle après.

— Il n'y aurait peut-être pas grand mal à cela; ce serait autant de besogne épargnée à mes sapeurs!

— J'attends, mon capitaine, reprit Belle-Rose.

M. de Nancrais le regarda une minute: c'était un homme qui se connaissait en physionomie; l'expression de celle du sergent lui fit comprendre que Belle-Rose avait pris une résolution irrévocable, et que cette résolution partait d'une secousse violente. Il aimait le fils du vieux fauconnier plus qu'il ne le laissait voir, il se décida donc sur-le-champ.

— Mais que se passe-t-il à Saint-Omer? reprit-il.

— Mlle de Malzonvilliers se marie.

— Eh bien? qu'est-ce que ça te fait?

— Je l'aime.

— Ah! voilà une excellente raison! Sous toutes les folies que les hommes entreprennent, cherchez, et vous trouverez une femme! Voyons, Belle-Rose, que feras-tu à Saint-Omer?

— Je la verrai.

— Et si elle ne veut pas te recevoir?

— Il adviendra ce que Dieu voudra.

— C'est de la frénésie! Mon frère et toi vous m'aviez bien conté cette histoire, mais je l'avais presque oubliée! Un amour de soldat, mais c'est une fleur d'automne!

Belle-Rose regarda la pendule; ce mouvement n'échappa point à M. de Nancrais.

— Eh! mon garçon, il n'y a qu'un quart d'heure! Qu'est-ce?

— C'est une lieue.

Le capitaine s'approcha de la table, écrivit quelques mots sur un bout de papier et signa.

— Va-t-en au diable! dit-il à Belle-Rose en lui donnant le papier.

Mais au moment où Belle-Rose se retirait, il lui prit la main :

— Tu es le fils du vieux Guillaume, mon ami, ne fais pas de sottise; tu nous affligerais, M. d'Assonville et moi; tu as l'âme honnête, aie le cœur fort.

Belle-Rose serra la main de M. de Nancrais et s'élança hors de l'appartement.

VII

LES GOUTTES DU CALICE

Un quart d'heure après avoir quitté M. de Nancrais, Belle-Rose, à cheval sur un bidet de poste, courait ventre à terre sur la route de Saint-Omer. A tous les relais il donnait de l'or aux postillons et frappait ensuite sans relâche les flancs de sa monture à coups d'éperons. Belle-Rose filait comme un boulet. Quand il aperçut le clocher de Saint-Omer, il n'avait pas dit quatre paroles, mais il avait crevé quatre chevaux. Au dernier relais, il sauta sur la route et prit à travers champs dans la direction de Malzonvilliers. Les sons de la cloche lui venaient par volées; bien que ce ne fût pas un jour de fête, personne ne travaillait. Cette solitude et ces tintements confondus serrèrent le cœur du sergent; il précipitait sa marche et atteignit haletant le château. Si tout était silence dans la campagne, tout était tumulte et confusion à Malzonvilliers. Toutes sortes de laquais allaient et venaient, et les paysans buvaient et chantaient. Belle-Rose se glissa au milieu de cette foule qui ne prenait point garde à lui; mais, au moment où il allait s'élaner sur la terrasse, les portes du château s'ouvrirent à deux battants et une procession de gens richement costumés parut sur le seuil.

La foule se découvrit, les cloches rebondirent avec éclat, et Belle-Rose vit derrière le porche d'une chapelle voisine resplendir dans l'encadrement du chœur mille cierges allumés. Avant qu'il se fût remis de son trouble, la procession avait passé sous le porche tout voilée des vapeurs flottantes de l'encens. Belle-Rose la suivit et se perdit dans un coin de la chapelle. Quelque temps il demeura courbé comme un jeune arbre fouetté par le vent; tout ce qui restait de force, il l'employait pour prier Dieu. Quand il releva la tête, son premier regard tomba sur l'autel. Un homme à cheveux argentés, une femme ceinte de voiles diaphanes étaient agenouillés sur des carreaux de velours. A peine eût-il vu cette femme, que les yeux de Belle-Rose ne purent plus s'en détacher.

Des gouttes de sueur perlaient sur le front du soldat; ses tempes semblaient prises dans un état de fer, ses oreilles tintaient comme celles d'un homme qui se noie. Il aurait voulu crier qu'il ne l'aurait pas pu; sa gorge était fermée. La cérémonie du mariage s'accomplissait sans qu'il eût fait un mouvement. Il n'y avait de vie dans tout son corps que dans ses yeux, et ses yeux ne quittaient pas l'autel. Quand ils eurent reçu la bénédiction nuptiale, les deux époux se levèrent, et la jeune femme se retourna. C'était bien elle, Suzanne de Malzonvilliers, maintenant marquise d'Albergotti! Belle-Rose ne tressaillit même pas. Qu'avait-il besoin de la voir pour la reconnaître?

Le cortège se dirigea bientôt vers le porche; mais, cette fois, les mariés marchaient en tête. La procession fit le tour de la chapelle, devant elle s'ouvrait la foule; à l'écartement qui se fit autour de lui, Belle-Rose comprit que Suzanne s'avancait. Il se redressa. Un pilier, contre lequel il était adossé, l'empêchait de reculer. Les mariés s'approchaient lentement; les longs voiles de Suzanne traînaient jusqu'à terre, et sa virginale beauté éclatait sous leur transparence.

La nef était étroite : un pan de la robe de son amante frôla Belle-Rose; un soupir entr'ouvrit ses lèvres et il s'appuya contre le pilier. Suzanne releva son front incliné. Près d'elle, et dans la pénombre de la chapelle, elle entrevit un pâle visage où flamboyaient deux yeux remplis des flammes sinistres du désespoir. Suzanne chancela. Mais avant que le cri sorti de son âme vint expirer sur sa bouche, le cortège l'avait poussée en avant, et, quand elle se retourna, Belle-Rose s'était évanoui comme une apparition. Un rempart vivant les séparait. Mais tandis que la foule pressait de ses mille pieds le sacré parvis, Belle-Rose sentait son cœur et sa raison s'égarer. Il ne pensait pas, il ne rêvait pas, il ne souffrait pas; il était anéanti. Il restait immobile, le dos appuyé contre le pilier, les bras pendants le long du corps, la tête incli-

née sur la poitrine, et n'entendant plus rien que les battements sourds de son cœur. La foule s'était depuis longtemps répandue hors de la chapelle. La blanche image de Suzanne l'emplissait seule pour lui.

— En ce moment, le bedeau passa, faisant sa ronde. Voyant un homme seul, debout contre un pilier, il vint à lui, et frappant sur son épaule :

— Eh! l'ami, dit-il, il y a déjà longtemps que les noces sont faites : laissez-moi donc fermer les portes.

Belle-Rose leva la tête et regarda le bedeau. A cet aspect, le pauvre homme fut tout troublé. De grosses larmes tombaient des yeux du soldat et mouillaient ses joues décolorées.

— Diable! reprit l'autre, si vous êtes malade, il faut le dire.

Belle-Rose venait d'apercevoir la campagne par les portes de la chapelle; il se souvint de tout à la fois, et, sans répondre au bedeau tout interdit, il s'élança dehors.

Il franchit les terrasses toujours courant et bondissant au-dessus des haies et des fossés, et s'avança, plus rapide qu'un cerf, à ses pieds.

— Mon père! s'écria-t-il; et il s'évanouit.

Le père s'agenouilla près de son fils. Il était seul, Claudine et Pierre étant restés au château. Le soldat gisait immobile; la violence de ses émotions et la fatigue avaient brisé ses forces. Guillaume le prit dans ses bras et le coucha sur un banc fiché contre le mur. Le cœur de Belle-Rose sautait dans sa poitrine, mais ses yeux à demi fermés n'avaient plus de regard. Il y avait plus d'une heure qu'ils étaient ensemble, le fils sans voix et glacé, le père priant Dieu dans son âme, lorsque la porte, chassée violemment, livra passage à deux femmes enveloppées de mantles. Quand les mantles tombèrent, Guillaume reconnut Suzanne et Claudine. Suzanne arriva d'un bond contre le banc, elle se pencha sur Belle-Rose, le regarda un instant, puis, se relevant, elle tourna les yeux vers le fauconnier. Ses regards avaient une éloquence terrible. Leur éclair était chargé de toutes les terreurs, de tous les remords, de tous les reproches de l'amante. Guillaume comprit ce regard.

— Il vit, dit-il.

— Mais il va mourir, s'écria Suzanne.

— Dieu m'épargnera cette épreuve, dit le père.

— Oh! je ne m'étais pas trompée! reprit-elle, c'était bien lui! Quand je l'ai vu si pâle qu'il avait bien plutôt l'apparence d'un mort que d'un vivant, tout mon sang s'est glacé. O Guillaume? qu'avez-vous exigé? Claudine, que m'as-tu fait faire?

Ce n'était plus la même femme. Toute la réserve, tout le calme, toute la sérénité de Suzanne l'avaient abandonnée; sa chevelure en désordre ruisselait sur la toilette de la mariée; elle était plus blanche que sa robe; ses lèvres frémissaient; elle se tordait les mains.

— Mais vous voyez bien qu'il se meurt! cria-t-elle en tombant sur ses genoux; il ne m'a seulement pas reconnue!

Guillaume eut pitié d'un si grand désespoir; il oublia sa propre peine pour ne songer qu'à Suzanne.

— Relevez-vous, madame, lui dit-il. Rappelez-vous quel nom vous portez, et ne restez pas plus longtemps ici, où ne pouvant plus rien pour son bonheur, vous pouvez perdre le vôtre.

— Mon bonheur! Et que m'importe mon bonheur! reprit-elle avec une ardeur passionnée. Il souffre. Il est malheureux, je resterai, dussé-je y périr, jusqu'à ce qu'il m'ait entendue, qu'il m'ait pardonnée. Oh! par pitié, mon père, laissez-moi près de lui!

Guillaume n'eut pas le courage de l'éloigner, et tous deux se rapprochèrent de Belle-Rose, que Claudine appelait en vain.

— Jacques! dit à demi-voix Suzanne.

— Jacques resta muet.

— Mon Dieu! serait-il donc mort, qu'il ne m'entend même plus? reprit-elle.

Claudine se tourna vers la porte.

— La nuit approche, dit-elle, on vous cherche peut-être au château!

— Qu'ils viennent donc, M. de Malzonvilliers et M. d'Albergotti, répondit-elle d'une voix sombre. Mon père l'a voulu!

— Vous vous perdrez et vous ne le sauverez pas! dit le père.

— Mais que voulez-vous donc que je fasse? s'écria Suzanne les mains jointes et des pleurs dans les yeux.

— Il faut nous séparer, dit une voix entre eux deux.

Suzanne et Claudine tressaillirent : c'était la voix de Jacques, et Jacques lui-même était assis sur le banc, trop faible encore pour se relever, mais trop fort déjà pour rester couché.

— Jacques! s'écrièrent-elles ensemble.

— J'ai cru que j'allais mourir, reprit-il; je vous entendais et je ne pouvais parler. Maintenant, écoutez-moi. Vous Suzanne, ajouta-t-il, vous que j'appelle ainsi pour la dernière fois, vous allez retourner au château.

Suzanne secoua la tête.

— Il le faut, reprit Jacques, et je vous en prie... J'ai bien le droit, dit-il avec un triste sourire, de vous demander une grâce.

Suzanne courba son front.

— Me pardonnez-vous, au moins, Jacques?

— Je n'ai rien à vous pardonner. Vous avez obéi à votre père et au mien. Je vous ai entendue tout à l'heure, et j'ai compris que votre peine égalait la mienne; si vous m'êtes ravie pour toujours, vous m'êtes toujours chère et sacrée. Maintenant, adieu; vous êtes la marquise d'Albergotti.

— Le nom ne change pas le cœur, dit Suzanne. Si vous étiez mort à cause de moi, je me serais tuée.

Jacques saisit sa main; mais au moment où il la portait à ses lèvres avec une ardeur convulsive, Guillaume Grinédal l'arrêta.

— Madame d'Albergotti, dit-il, votre mari vous attend.

Les deux amants tremblèrent de la tête aux pieds; leurs mains unies se séparèrent. La voix de Guillaume avait réveillé Suzanne comme d'un songe. Une heure, l'amante l'avait emporté sur l'épouse; c'était maintenant au tour de l'épouse de l'emporter sur l'amante. Suzanne releva son front, où passa une subite rougeur.

— Adieu, dit-elle à Jacques. Vous ne me perdez pas tout entière, l'amie vous reste.

Jacques ne répondit pas, et Suzanne sortit au bras de Claudine. Quand ils furent seuls, Jacques et Guillaume s'embrassèrent. Comme ils tombaient dans les bras l'un de l'autre, ils entendirent comme le bruit d'un soupir derrière la fenêtre. Au même instant, au milieu du silence profond, le sable d'un sentier voisin cria sous des pas invisibles. Guillaume et Jacques sortirent; le bruit du vent venait d'un côté; de l'autre, le voile de Suzanne flottait comme l'aile d'un cygne fugitif. — C'est un fermier qui regagne son village, dit Guillaume; et tous deux rentrèrent.

Jacques passa la nuit sous le toit du fauconnier, mais au point du jour il partit. Une fois encore il reçut la bénédiction paternelle sur le seuil de cette porte où, trois ans plus tôt, il s'était agenouillé plein de joie et d'espérance, et que maintenant il quittait plein d'amertume et de découragement. Jacques ne prit pas la route de Laon; ainsi que tous les cœurs blessés, il avait besoin d'affection; il pensa à M. d'Assonville et se dirigea vers Arras, où le capitaine de cheval-légers tenait alors garnison. Un secret instinct lui disait que M. d'Assonville était, comme lui, souffrant, et qu'ainsi que lui il aimait sans espoir. Le sergent trouva le jeune officier dans un salon qu'éclairait mal un mince rayon égaré entre d'épais rideaux. M. d'Assonville se promenait dans cette large pièce, où le bruit de ses pas était étouffé par un tapis. C'était bien toujours le même beau jeune homme, dont la tête intelligente et fine avait un air de douceur et de fierté qui charmait. Seulement, son regard semblait plus triste encore, et la pâleur transparente de son visage se marbrait de teintes bleuâtres sous les paupières. En voyant le soldat, M. d'Assonville sourit.

— Sois le bienvenu, lui dit-il. Nous amènes-tu cette fois des sapeurs ou des canonniers?

— Non, capitaine, je viens seul.

— Seul! Et que viens-tu faire?

Jacques ne répondit pas. M. d'Assonville, étonné, s'approcha de lui; un coup de vent qui écarta les rideaux lui permit de mieux voir le visage de son protégé.

— Mon Dieu! qu'as-tu donc? s'écria-t-il.

— Suzanne s'est mariée! répondit Jacques.

M. d'Assonville lui prit la main et la serra.

— Pauvre Belle-Rose! tu l'aimais, toi! Ce devait être ainsi. Maintenant, tu souffres et tu es seul! Moi, voilà six ans que je pleure.

Belle-Rose, à son tour, pressa la main de M. d'Assonville.

— Tu as le cœur noble et loyal, et tu vas t'aviser de mettre toute ta vie sur la parole d'une femme! reprit le capitaine. Cela devait être, vois-tu. Je le sais bien, moi. Quand on prend une maîtresse au hasard, et qu'on la quitte comme on perd une pistole au lansquenot, ces choses-là n'arrivent jamais. Il n'y a que les fous qui aiment, et nous sommes de ces fous-là. Je ne te dirai pas de secouer ta souffrance comme on secoue au vent la poussière du chemin, mais tu es homme et tu es soldat. Roidis-toi contre le mal et attends; si tu en meurs, il faut mourir debout.

— Oui, capitaine, répondit Belle-Rose d'une voix ferme; et passant ses mains dans ses longs cheveux bouclés, il rejeta sa tête en arrière.

M. d'Assonville sourit.

— Tu es un brave et courageux garçon. Si tu en avais fantaisie, vingt femmes te vengeraient de ton infidèle.

Belle-Rose secoua la tête.

(A suivre).